

RECTIFICATION A LA NOTICE  
SUR  
**CLAUDE MERMET**  
DE  
*SAINTE-RAMBERT-EN-BUGEY* (1)

Dans notre biographie de Claude Mermet, faite avec tous les matériaux que nous avons pu recueillir, il nous est échappé une omission et une erreur ; comme il n'est jamais trop tard pour avouer ses fautes et qu'en histoire il n'y a pas de petits mécomptes, nous nous hâtons de revenir sur nos pas et de compléter ou rectifier notre travail.

Qu'il nous soit permis d'abord de rappeler quelques personnages illustres ayant porté le nom de Mermet. Albert Mermet, simple soldat en 1758, général de brigade en 1792, né à *Saint-Rambert-en-BUGEY*, dit une gravure qui se trouve dans la collection Coste, tué le 29 fructidor an II, à l'affaire de Frétigny, n'est point né, comme le dit la légende de cette planche, dans le Bugey, mais à Saint-Rambert-Me-Barbe, près de Lyon.

Son fils, Jean-Baptiste Mermet, que la même gravure représente tué, à l'âge de 16 ans, sur le corps de son père qu'il défendait, est né aussi près de Lyon.

(1) Voir la livraison de décembre 1877.

Mermet Auguste, autre fils d'Albert, tué, général de brigade, au combat de Lonato, gagné le 3 août 1796, par Bonaparte sur les Autrichiens, n'appartient pas davantage à Saint-Rambert-sur-l'Albarine, non plus que le vicomte Julien-Auguste-Joseph de Mermet qui, en 1823, était lieutenant général et gentilhomme de la chambre du roi.

Venons maintenant à l'omission.

Un magistrat de Belley, un Bugiste, M. du Vachat, dévoué à tout ce qui concerne les souvenirs de notre pays, nous fait observer que la liste que nous avons donnée des illustrations de Saint-Rambert n'est pas complète et qu'il faut y ajouter :

L'abbé Cottin, dont Boileau a ridiculisé les sermons et qui était cependant docteur en Sorbonne.

Antoine Cottin de la Barre, conseiller, commissaire aux requêtes du Palais, de 1702 à 1730.

Le fils et le petit-fils de M. Cottin de la Barre furent également deux membres éminents du Parlement de Dijon.

M. Des Marches donne sur eux les détails suivants :

Pierre-François Cottin de Joncy, baron de Joncy, né à Saint-Rambert, le 10 janvier 1719, d'Octave Cottin de la Barre, conseiller au Parlement, et de Marie-Etiennette Barteur.

Il fut pourvu de l'office de conseiller laïque, vacant par la mort de Philibert De Maillard.

Des lettres de provision de cette charge lui furent expédiées le 8 novembre 1738 avec dispense d'âge et il fut reçu le 15 décembre suivant.

M. de Joncy, *bonne tête et pleine de ressources*, disait le président De Brosses, était l'un des triumvirs du Parlement de Bourgogne. On nommait ainsi trois magistrats :

un de la Grand-Chambre, un de la Tournelle et un des Enquêtes, chargés de préparer les délibérations de la Compagnie sur les affaires publiques.

C'était M. de Joncy qui avait provoqué la nomination de ce triumvirat. Il fut l'un des trois rapporteurs de l'affaire des Jésuites. Son travail, lu le 5 juillet 1763, a été imprimé.

Ce magistrat avait épousé, le 9 janvier 1750, Magdeleine, fille de Claude-Charles Bernard De Blancey, secrétaire en chef des États de Bourgogne, et d'Henriette Julien. Il est mort le 9 mai 1766.

Jacques Cottin de Joncy, né le 30 janvier 1756, de Pierre-François Cottin de Joncy, conseiller au Parlement, et de Magdeleine Bernard De Blancey, fut reçu conseiller laïque le 7 juillet 1775, sur la résignation de Auguste-Louis-Zacharie Espiard d'Allerey.

Il est mort- à Paris en 1798.

Il portait : *d'Azur, à deux colonnes d'or mises en pal.*

Sa sœur, Marie Cottin, avait épousé Pierre Seguin De La Motte.

M. de Cisse, l'honorable et infatigable promoteur de l'Œuvre du Dimanche, est le petit-fils de M. Cottin de Joncy.

Voir: *L'Histoire du Parlement de Bourgogne*, de 1733 à 1790, par M. S. Des Marches 1851, in-8.

Ces noms étaient assez illustres pour qu'on ne les oubliât pas et nous remercions notre bienveillant correspondant de nous les avoir signalés.

Le domaine de la Barre, dont M. Cottin ajoutait le nom au sien, avait été érigé en fief en octobre 1712, en faveur d'Octave Cottin. Peu d'années après, il fut acquis par M. Louis Montagnat, conseiller du roi, élu en l'élection de Belley et demeurant h Ambérieu. Celui-ci, à son tour, se

fit appeler Montagnat de la Barre. Ce fut une de ses petites-filles qui, en 1774, apporta ce fief en dot à son mari, M. Antoine Vingtrinier, de Lyon.

Quant à l'erreur que notre compatriote et ami, M. Dominique de Boissieu, a relevée, nous nous la reprochons d'autant plus volontiers que nous aurions pu plus facilement l'éviter. Il s'agit du graveur habile qui avait fait les dessins et préparé les cuivres du magnifique herbier de M. Augerd.

Ce graveur était bien M. de Boissieu, mais non Jean-Jacques, la célèbre illustration lyonnaise. C'était M. Claude-Victor de Boissieu-Du-Tiret, son neveu.

M. Jean-Jacques de Boissieu, l'oncle, n'a fait qu'une planche pour cette Flore ; c'est la planche connue, dans le catalogue de Jean-Jacques de Boissieu, sous le nom de la *Leçon de botanique*.

Né à Lyon le 4 novembre 1784, décédé au château du Tiret, près d'Ambérieu, le 22 novembre 1868, dans sa 85<sup>mc</sup> année, M. Victor de Boissieu montra les aptitudes les plus brillantes pour les arts du dessin. Séduit par cette précoce habileté, M. Jean-Jacques de Boissieu se plut à former le jeune artiste et l'initia lui-même à tous les secrets de la roulette et du burin.

L'élève profita tellement qu'il prit la manière, le dessin et la couleur de son maître, au point de tromper les plus habiles, et que les planches qu'on lui doit, signées C. V. B., pourraient être vendues comme étant de Jean-Jacques, si la date ne venait fixer les hésitations des connaisseurs.

Nous possédons une planche représentant une tour et un pont sur une rivière, qui nous a été donnée par la famille comme un souvenir précieux. Elle est signée C. V. B. et est datée de 1819 ; Jean-Jacques de Boissieu

étant mort en 1810, cette planche n'est pas de lui. Personne, en la voyant, n'a hésité à l'attribuer au célèbre graveur lyonnais et cette date a toujours été un mystère qu'il a fallu expliquer.

Si M. de Boissieu du Tiret eût suivi cette carrière des arts, dans laquelle il se montrait déjà si habile, nul doute qu'il n'eût ajouté à la gloire du beau nom qu'il portait.

Il préféra vivre pour ses enfants et son pays, élever sa nombreuse famille que l'exemple paternel a guidée dans le devoir et qui jouit de la plus haute estime. Environné lui-même de considération, tout à l'administration de ses propriétés, homme simple, austère et bon, il fut pendant vingt ans maire d'Ambérieu-en-Bugey, où les habitants ont conservé de lui le plus respectueux souvenir, et pendant quinze ans membre du Conseil général, place dans laquelle il fit paraître l'intelligence la plus élevée et le dévouement le plus absolu.

Ce fut lui qui, lié avec M. Augerd, voulut graver les planches de cet herbier dont la publication les eût illustrés tous deux.

Grâce au savoir et à l'habileté des deux collaborateurs, la spéculation avait un plein succès quand la faillite de l'éditeur, un libraire lyonnais qu'il est inutile de nommer ici, vint arrêter les travaux, décourager les deux amis et les priver d'une gloire et d'un bénéfice assurés.

M. Victor de Boissieu renonça, dès lors, à la gravure comme travail sérieux.

Nous remercions M. Dominique de Boissieu de nous avoir mis à même de divulguer un fait peu connu et en même temps d'avoir pu rendre la justice qu'il méritait à son si vénéré père.

AIMÉ VINGTRINIER.